L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

230 | 2019

Varia

Ceci n'est pas une couleur

Jean-Baptiste Eczet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/34003>

DOI : 10.4000/lhomme.34003

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 13 juin 2019

Pagination : 117-132

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Baptiste Eczet, « Ceci n'est pas une couleur », *L'Homme* [En ligne], 230 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/34003> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.34003>

Ceci n'est pas une couleur

Jean-Baptiste Eczet

LÉ DÉBAT sur la nature de la couleur n'a toujours pas trouvé de conclusion. Il a ainsi été récemment réouvert par Alexandre Surrallés d'une manière originale, permettant de dépasser l'opposition « universalisme de la perception » *versus* « relativisme des systèmes culturels ». Au moyen d'une riche ethnographie, Surrallés explique comment les Candoshi d'Amazonie péruvienne produisent des descriptions d'expériences sensibles faisant une large place aux perceptions colorées, sans recourir toutefois à des termes de couleurs (2016). Les Candoshi n'ont, en effet, aucun mal à décrire le monde et ses couleurs sans ces repères terminologiques qui semblent pourtant indispensables à nous autres locuteurs français. L'auteur nomme « perception contrastive » cet exercice de la pensée et du langage qui consiste, de manière différente selon chaque contexte d'interlocution, à trouver les comparaisons les plus pertinentes pour décrire les couleurs sans termes dédiés.

Pourtant, Paul Kay (2018) s'oppose à cette absence de termes, lui qui a fondé son modèle universaliste de la classification des couleurs sur la récolte préliminaire de termes les désignant (Kay *et al.* 2009) et qui a inclu les Candoshi dans son « Étude de la couleur dans le monde » (ou Wcs pour « World Color Survey »). Le cœur de la méthodologie de cette enquête de grande ampleur (110 langues sans écriture) a consisté en effet à recueillir des commentaires sur des échantillons de couleurs (à partir de nuanciers et avec une méthodologie reproductible à l'identique par les différents enquêteurs), afin de trouver des correspondances entre stimuli colorés et termes de couleurs. L'étude princeps de Brent Berlin et Paul Kay (1969) vise *in fine* à montrer un ordre nécessaire de termes de couleurs dans les classifications locales du type : « S'il n'y a que 3 termes de couleurs, alors ce sont le blanc, le noir et le rouge » ; « S'il n'y a que 4 termes, alors ce sont le blanc, le noir, le rouge et le X » ; et ainsi de suite, dans une optique évolutionniste.

Dans ce débat, deux oppositions sont récurrentes : l'une, propre à l'enquête, qui oppose les descriptions ethnographiques usant de la subjectivité du chercheur de terrain pour interpréter les usages locaux aux standardisations des collectes inspirées des sciences cognitives qui objectivent des données ; l'autre, proprement théorique, qui oppose les thèses attribuant au langage et à la dénomination des couleurs un rôle structurant de la perception¹ à celles considérant la nomination des couleurs comme une émergence linguistique inévitable d'une structuration préexistante de la perception (Franklin *et al.* 2005). Comme nous n'avons pas un accès direct à la perception d'autrui, mais à ses seules traces langagières, il est admis qu'une réflexion sur la nature même de la couleur passe inévitablement par une réflexion sur sa nomination. C'est la raison pour laquelle l'ethnographie extra-européenne pose problème aux sciences cognitives, car elle témoigne tantôt de langues ne possédant que 3 ou 4 termes de couleurs, tantôt de manières contre-intuitives de décrire des perceptions qui nous semblent pourtant évidentes, comme l'arc-en-ciel qui est parfois bicolore ou tricolore (Dubois 2018 : planche II).

Mon hypothèse consiste à « décaler » le débat, comme Alexandre Surrallés nous y invite². Il ne s'agit donc pas de choisir un des pôles du rapport causal (la perception ou la nomination) pour expliquer l'autre, mais plutôt d'envisager comment se construit la relation entre couleur et nomination. Car « rouge » n'est pas une couleur, c'est avant tout un mot. Je voudrais ainsi montrer que les termes de couleurs ne sont pas des transpositions linguistiques de données sensibles. Ils apparaissent dans certaines situations qui requièrent une grande fiabilité dans la communication d'informations visuelles, fiabilité qui s'accompagne d'une baisse de la qualité de la description. Ils sont des outils du langage qui éloignent des perceptions auxquelles ils réfèrent. Autrement dit, les termes de couleurs appauvrissent les perceptions, mais permettent de mieux les communiquer. La conséquence de ce décalage est double : d'une part, un débat sur la nature de la perception colorée doit se faire autrement qu'à partir des termes de couleurs qui sont des moyens de communication de perceptions puissants, mais peu expressifs³ ; d'autre part, une approche anthropologique des couleurs gagnerait à les envisager comme une caractéristique de la communication, plutôt qu'à partir des symbolismes qu'elles sous-tendent.

1. Cf. par exemple Jonathan Winawer *et al.* (2007) et, de manière plus générale, l'hypothèse Sapir-Whorf.

2. Cf. dans ce numéro, pp. 105-116.

3. On doit cette formulation à Carlo Severi (2004). Elle renvoie ici à la capacité des termes de couleurs à s'appliquer à de nombreux cas (le bleu décrit la mer de manière générique et correcte dans la majorité des cas), mais sans richesse de description (ce que permettent mieux les termes comme le bleu de Prusse, le cobalte, le céruléum, le bleu Klein, ou des propositions plus complexes).

En sciences naturelles, la couleur est une qualité de la lumière. Celle-ci est composée de particules lumineuses perçues par des cellules spécifiques de l'œil situées au fond de la cornée, les cônes, spécialisées dans la détection des variations chromatiques. Le paradigme de l'optique newtonienne (la lumière est un spectre qui se divise en différentes longueurs d'ondes monochromatiques) est aujourd'hui largement accepté et les chercheurs en sciences sociales semblent en conséquence cantonnés à l'inventaire des différences culturelles : les couleurs (comme phénomène « donné » par la perception) sont à comprendre dans des réseaux de valeurs et de significations (en tant que phénomènes « construits » par la culture). Elles sont étudiées « selon une approche émiqque attentive aux catégories indigènes et réceptives à la polysémie qui caractérise la dénomination des couleurs » (Carastro 2009 : 12), notamment parce qu'elles peuvent faire l'objet d'un relativisme et d'une polysémie radicale : le noir peut être lié au deuil ou à la joie, tout comme le blanc, tandis que le rouge peut être associé à la passion amoureuse, à la chance ou au sang qui coule. En situant la couleur dans un réseau de significations qui lui sont associées, on peut reconstruire avec une grande précision des systèmes symboliques. Par exemple, Michel Pastoureau (1986, 2002, 2008) a parfaitement exploité l'entrée par les couleurs dans le symbolisme médiéval, en raison des mouvements transitifs que permettent les couleurs, à la manière de syllogismes : si le sang est rouge, alors le rouge peut attirer avec lui la symbolique du sang dans d'autres contextes. La couleur peut se charger d'une signification, d'une valeur ou d'une émotion qui viennent indexer un autre usage dès lors qu'on la retrouve ailleurs. Pour le chercheur en sciences sociales, suivre les couleurs permet de déployer un système de pensée⁴.

La valeur heuristique de la démarche prenant les couleurs comme des repères à suivre pour accéder à des formes sociales est largement reconnue⁵. Néanmoins, en voulant justifier la couleur par autre chose qu'elle-même, l'effort comparatif se porte sur des symbolismes et non sur la couleur elle-même. Ainsi, ces études « tirent le fil » de la perception colorée pour reconstruire efficacement des systèmes de représentations en fonction des différents contextes historiques ou régionaux, mais les discours ethnologiques

4. C'est particulièrement évident dans les régimes analogistes (Descola 2005), où ces effets de correspondance et de transitivité entre une myriade d'existants forment la structure des systèmes symboliques.

5. On citera, à titre indicatif, en plus des travaux de Michel Pastoureau, la compilation d'études ethnologiques réunies par Serge Tornay (1978), la somme de John Gage (1993) et plusieurs ouvrages témoignant de la transversalité des études sur la couleurs entre disciplines (Carastro 2009 ; Dubois *et al.* 2018).

et relativistes prennent le pas sur l'avancée anthropologique et universaliste. Une fois de plus, parce que les variations culturelles semblent faire peu de cas des contraintes perceptives, la nature de la couleur semble hors du champ de recherche en sciences sociales. Même les recherches en linguistiques et d'inspirations cognitives, telle l'enquête de grande ampleur qu'est le Wcs, envisagent, certes, les résultats dans les termes de la comparaison, de la diffusion et de l'évolution, mais sans analyser les raisons mêmes de l'emploi des couleurs qui, lui, semble aller de soi. En définitive, peu de choses sont dites sur la fonction référentielle des couleurs, pourtant fondamentale dans les usages sociaux.

Classifications : quand les couleurs servent plus à relier qu'à décrire

Lorsque Brent Berlin et Paul Kay publièrent leur célèbre étude définissant des règles déductives d'évolution et de présence de termes de couleurs (1969), plusieurs anthropologues souhaitant mettre ces thèses à l'épreuve se rendirent dans la vallée de l'Omo, en Éthiopie, une région encore peu étudiée. C'est aussi là que j'ai entrepris des recherches sur le rapport entre l'esthétique et le politique (Eczet 2019). Il se trouve que les agropasteurs locaux usent de termes de couleurs originaux : les principales robes bovines constituent les taxons élémentaires de la classification des couleurs.

Plusieurs conséquences résultent de cette classification, comme celle de considérer comme des termes élémentaires (*basic color term*, dans la terminologie de Berlin et Kay), ce que nous distinguons comme des monochromes (jaune, rouge, blanc, etc.) et des motifs (rayé, tacheté, cerclé). De même, il n'existe qu'un seul terme pour le bleu et le vert qui correspond à la robe bovine de couleur grise. Certains des auteurs précités utilisèrent des tests issus de la psychologie expérimentale pour justifier la cohérence d'une telle classification. Serge Tornay, par exemple, utilisa des papiers gouachés avec, comme premier échantillon, le test COLORVUE, composé de 28 vues, et comme deuxième échantillon, le test LETRACOLOR, composé de 51 stimuli. Réunissant les résultats à l'aide de diagrammes, il situa chaque stimulus selon une analyse spectrophotométrique et les compara aux données linguistiques (Tornay 1973 ; Fukui 1996 ; Turton 1978, 1980).

Cette classification diffère radicalement de la nôtre, en ce qu'elle ne repose pas sur une liste abstraite et indépendante de termes de couleurs (bleu, vert, rouge, violet, etc.), mais sur des index visuels bien connus de tous et parfaitement incarnés (les vaches brun-fauves, les vaches noires, les vaches rayées, etc.). Néanmoins, elle est tout aussi efficace. Son efficacité repose sur le fait que les différentes robes de vaches ne sont pas des définitions

pas la distinction, selon Alexandre Surrallés, entre des « phrases descriptives » qui expliqueraient une couleur, et des « mots dérivés » qui feraient office de termes de couleurs, la qualité de description étant la même. Pour les Candoshi, toutefois, les perceptions se renvoient les unes aux autres et ne possèdent pas de référents premiers, tandis que, pour les Mursi, le référent initial sature les inférences : une couleur implique inévitablement un bovin, une inférence renforcée par de nombreux usages sociaux (notamment anthroponymiques et poétiques) dont une des fonctions est précisément de relier les personnes aux bovins (Eczet 2015, 2016), gardant donc l'origine bovine des couleurs tout à fait explicite.

En effet, chaque Mursi est, dès son plus jeune âge, associé à une couleur⁶ et aux bovins correspondants. Le premier nom attribué aux enfants est révélateur de la redondance de cette association : un enfant associé, par exemple, à la couleur noire, possède des bovins noirs et s'appelle « Taureau Noir ». Au cours de l'existence et à mesure de l'agrandissement du réseau relationnel de chacun, de nouveaux noms apparaissent, car les Mursi sanctionnent d'un nom spécifique chaque nouvelle relation. En d'autres termes, la multiplicité des noms participe de la particularisation des relations, au point d'avoir plus d'une centaine de noms à l'âge adulte selon la taille du réseau relationnel que chacun aura pu se constituer. Or, chaque nouveau nom décline la couleur originelle. L'enfant associé à la couleur noire aura d'autres noms référant tous à sa couleur, sous la forme de plusieurs termes agglutinés : « Nombreuses Cicatrices Sombres » (*Murameri*), « Tête Scarabée » (*Habbagule*), etc. Tout ce qui est noir peut être employé : la pleine nuit, les pneus de voitures, le fond d'un trou, etc. Parce qu'une vache est forcément d'une couleur, qu'une couleur s'inscrit forcément dans un nom et que les personnes sont forcément associées à des couleurs par la médiation des vaches et des noms, certains énoncés peuvent paraître déroutants pour l'observateur. Ainsi, alors que j'interrogeais une femme sur un oiseau bleu qu'elle mentionnait dans son poème, elle me répondit : « C'est de couleur gris-vert-bleu, c'est comme la vache grise. C'est moi ». Or, cette femme ne propose pas tant une définition ontologique des êtres en présence (comme si tout était similaire et se valait) qu'elle ne décrit précisément ce que font les couleurs : mettre en relation des personnes et leurs bovins, par la mention répétée des noms et la création de poèmes déployant encore davantage ces correspondances.

Les couleurs des bovins sont des propriétés permettant de relier des existants différents. La perception par laquelle les Mursi décrivent les bovins est en ce sens beaucoup plus pauvre que ne le sont les autres perceptions.

6. L'association se réalise en fait avec trois couleurs ; pour plus de développements, cf. Jean-Baptiste Eczet (2019).

En effet, les bovins sont les seuls éléments du monde dont les couleurs ne sont pas contingentes. Pour les autres choses à décrire, la correspondance entre une couleur et une entité n'est que ponctuelle et fortuite, car elle est dépendante d'un contexte qui produit une perception. Une « particule actualisante » (Turton 1978) précède toujours les termes de couleurs et cet usage systématique ne doit pas se comprendre comme la marque d'une conception substantialiste de la couleur. Elle est justement la preuve élémentaire qu'il aurait pu en être autrement. Par exemple, *same* désigne le plumeau de poils blancs présent sur les flancs du singe colobe (*kalam*). D'aspect général, ce singe est noir et blanc. Son corps présente un motif que les Mursi désignent par « noir-blanc-noir » (*lui*). *Same* est souvent utilisé dans les noms référant à cette couleur, comme dans *Samelu* (où *lu* est la contraction de *lui*) ou dans *Kalamsame* (« Colobe Plumeau »). Toutefois, *same* peut aussi être présent dans un nom référant au rayé, comme dans *Teosame*. Ici, *same* est utilisé en raison des franges qui donnent un aspect rayé aux poils. Ainsi, le même élément du monde peut exprimer deux perceptions visuelles différentes. En mun (mursi), il n'y a pas, concernant les couleurs, de forme substantielle du type « le blanc du *same* ». Il n'y a pas non plus de forme adjectivale « le *same* blanc ». Seul est formulé un état du monde, « le *same* est blanc » (ou dans sa forme subordonnée, « le *same* qui est blanc »). Or, un état du monde peut changer. La proposition précédente peut cohabiter avec « le *same* est rayé », car il s'agit d'un point de vue contextualisé sur le *same* et non la description d'une qualité substantielle de cet élément. L'obsidienne est donc noire, mais peut aussi être blanche (*holi*) avec les reflets du soleil, tout comme la rivière qui scintille, et qui sera aussi verte (*chage*) dans ses profondeurs et marron (*gidangi*) en surface.

Avec cet emploi de la couleur, les Mursi décrivent « non pas la chose, mais son effet », pour reprendre les mots de Stéphane Mallarmé, dans une sorte d'impressionnisme non pictural, car les perceptions qu'ils ont des bovins sont cherchées dans l'environnement visuel, indépendamment de ce qui les constitue. Le *lui* (« noir-blanc-noir ») peut aussi bien être le corps du singe colobe que l'alternance des voitures blanches de touristes sur une piste sombre. Dans l'exercice principal de production de descriptions colorées que sont les anthroponymes et les poèmes, des ambiances et des scènes complètes autant que des détails sont recherchés afin d'exprimer une unique perception : on verra la couleur « jambe blanche » (*jaareholi*) autant chez une autruche que dans un nuage isolé dans le ciel peu avant la nuit. C'est en fait le travail inverse d'un autre impressionniste, Claude Monet, qui vise à faire varier la lumière sur un même élément. Dans la série *Les Meules* (1890-1891), Claude Monet a gardé un motif constant et reproduit la perception qu'il en a eu selon le contexte, c'est-à-dire au moment où il

l'a peint (différentes heures du jour et des saisons). Le résultat est une série de meules dont les couleurs sont sans cesse changeantes :

« Quinze meules de pailles. La même, prise à différentes heures de la journée. Il y a la meule grise, la meule rose (six heures), la meule jaune (onze heures), la meule bleue (deux heures), la meule violette (quatre heures), la meule rouge (huit heures du soir) etc., etc. » (Wildenstein 1996 : 273).

En d'autres termes, une logique impressionniste commune se pratique avec un mouvement inverse : Monet choisit un élément du paysage constant (les meules) pour en multiplier les différentes lumières qui s'y portent, tandis que les Mursi utilisent des couleurs constantes (les vaches) pour en multiplier les configurations.

On devine tout l'effort qu'il faut pour apprendre ces usages où le monde se perçoit selon les robes bovines, comme autant d'abstractions arbitrairement choisies et servant de prédicats identitaires aux personnes. Mais est-ce si différent avec notre liste des couleurs ? Nos couleurs sont-elles davantage données par la perception lorsqu'elles n'ont pas un ancrage bovin ?

Création de la couleur

À plusieurs reprises, j'ai tenté de mener quelques investigations sur les couleurs et leur usage en pays mursi, au moyen de feuilles cartonnées de couleurs que j'avais apportées avec moi. Le terme « couleur » n'existant pas⁷, je demandai à mon interlocuteur : « C'est quoi, ça ? », tout en lui montrant une de ces feuilles. La réponse fut : « C'est une feuille ». Je répétais en insistant : « Non, c'est quoi, ça ? » tout en frottant la feuille avec mon doigt. Il me répondit : « C'est du papier », puis « c'est toi qui me montre une feuille », comme il aurait tout aussi bien pu me dire « c'est un rectangle », « c'est ton doigt », « c'est beau », « ta question ne fait pas sens », etc. En revanche, lorsque je présentai côte à côte deux feuilles cartonnées de couleurs différentes, j'obtins immédiatement une réponse en termes de couleur : le contraste faisait ressortir la pertinence de cette dimension, car tout était identique sauf le facteur chromatique. Sans cela, rien n'indiquait qu'il ne fallait pas prendre en compte d'autres perceptions de cette scène (taille, matière, action, etc.).

7. Les personnes sont associées à plusieurs couleurs, dont la principale est nommée *ree*. Toutefois, il est impossible de traduire ce terme par « couleur ». D'une part, il est plus souvent fait usage de la forme verbale afin d'exprimer le processus d'expression de cette couleur que de sa forme nominale. D'autre part, *ree* désigne aussi le corps vivant, celui qui est pleinement engagé dans les interactions. Le *ree* est ainsi un intensif désignant l'« étant », qui s'exprime, en pays mursi, par des productions visuelles (des couleurs et des corps). Cf. Jean-Baptiste Eczet (2019 : 70-72).

Reconnaître la couleur comme unique dimension pertinente de l'interaction ne revient pas à ajouter la couleur à ce que l'on voit mais, au contraire, à soustraire le reste pour ne plus considérer qu'elle. Il faut renoncer à la forme, à la matière et à la main qui tient la feuille pour que la couleur puisse apparaître. Plus encore, pour retrouver les taxons de la classification occidentale, il faut aussi renoncer à la saturation, à l'iridescence⁸, à la luminosité⁹, au motif, etc. Dans l'exemple qui nous intéresse ici, seule la coprésence de deux stimuli identiques en tout point sauf en chromaticité a justement permis de focaliser l'attention sur ce facteur chromatique. Il y a donc eu besoin, au niveau empirique de la situation d'interlocution, d'un processus technique, d'un dispositif de vision et d'une opération mentale pour en venir à parler de la couleur, ce qui fait quand même beaucoup pour un phénomène prétendument « donné ».

Peut-être que les entités que nous manipulons et que nous reconnaissons comme des couleurs (en pensant qu'il s'agit simplement de perceptions directes exprimées) sont en fait déjà des constructions mentales. C'est ce que proposait Alfred Whitehead (1998)¹⁰. Selon lui, parmi tous les « faits » du monde que l'on capte à différents niveaux d'intensité (toute la perception), on sélectionne certains « facteurs » (comme le facteur chromatique) pour en constituer des « entités » (comme une couleur)¹¹. Autrement dit, les termes de couleurs ne sont pas des transpositions linguistiques de données sensibles. Dans le flot indifférencié de la perception qui ne sépare pas les couleurs des formes et des matières, plusieurs opérations sont donc nécessaires avant de pouvoir extraire des « entités colorées ». On peut ainsi « voir » le rouge d'une cerise et celui d'un feu de circulation, bien que chacun de ces rouges corresponde à un phénomène plus large : une matière, une taille, une densité, un sens, une émotion. Grâce à l'entité « rouge » construite *ad hoc*, c'est-à-dire après l'isolement du facteur chromatique et l'instauration d'un rouge générique, on peut faire un lien entre deux choses du monde aussi différentes qu'un feu de circulation et une cerise. Cette création d'entité à partir de la totalité de l'expérience (polysensorielle et sans unité prédéfinie) est d'ailleurs chose habituelle, car, comme le rappelle Whitehead : « en dehors de ces entités, il ne pourrait y avoir aucune vérité finie ; elles sont le moyen par lequel la pensée échappe à l'infini de l'impertinence » (*Ibid.* : 49-50).

8. Le propre de certaines classifications médiévales.

9. Ce facteur est spécifique de la classification hanunóo étudiée par Harold Conklin (1955).

10. Cf., sur Whitehead, le commentaire de Didier Debaese (2011).

11. « Ainsi pour la pensée, rouge est simplement une entité définie, bien que pour la conscience rouge ait pour contenu son individualité. La transition du rouge de la conscience au rouge de la pensée s'accompagne d'une perte définie de contenu, qui est celle de la transition du facteur rouge à l'entité rouge. Cette perte dans la transition de la pensée est compensée par le fait que la pensée est communicable tandis que la conscience sensible est incommunicable » (1998 : 50).

La couleur n'est pas isolée dans la perception, car elle ne se donne jamais seule. Ses représentations sont avant tout des formes géométriques situées dans des diagrammes, des schémas, bref, dans des espaces richement construits. Aucune théorie, représentation ou tradition picturale n'a pu représenter la couleur sans l'espace, ou d'autres effets perceptuels non chromatiques (brillance, texture, etc.). Même les normes numériques des classifications de couleurs sont dépendantes de leur support et ne font pas consensus (Roth-Meyer 2009 : 240). De même, les peintres les plus axés sur un travail de la couleur pour elle-même (citons Klein, Soulages et Kandinsky) ont toujours manié le facteur chromatique dans le carré ou le rectangle de leur tableau¹². Et lorsque Kandinsky propose dans sa théorie de la couleur en art (1989 [1911]) de l'utiliser dans la peinture comme une réalité autonome, c'est-à-dire sans forme, il ne suffit que d'un coup d'œil pour lui opposer l'usage omniprésent des formes géométriques dans ses œuvres – usage qu'il a d'ailleurs lui-même théorisé quinze années plus tard (1991 [1926]).

Dans les nuanciers, tels que ceux dont se sert Paul Kay dans son étude, cette nécessité spatiale de l'existence empirique de la couleur est d'ailleurs exploitée pour produire l'effet attendu, c'est-à-dire une focalisation sur le facteur chromatique en représentant différentes teintes dans des rectangles de dimensions identiques et en disposant côte à côte des nuances très proches, afin justement de mieux se concentrer sur les différences de couleurs. On peut ainsi isoler mentalement, terminologiquement (et beaucoup plus facilement), chaque couleur grâce à une disposition spatiale culturellement construite, grâce donc à ce qui paraît être un paradoxe si l'on croit encore que la couleur a une existence perceptuelle autonome.

L'invention d'une couleur par le langage : le pourpre¹³

Dans le prolongement de la thèse selon laquelle les couleurs ne sont pas des phénomènes captés par la perception mais des entités produites par la pensée, je voudrais ajouter une condition moins développée par Whitehead, à savoir qu'elles peuvent aussi être un des effets de la communication. Prenons appui pour cela sur l'exemple du monde grec ancien, dont les données écrites s'étalent sur plusieurs siècles et permettent de suivre l'invention d'une couleur.

12. Lorsque Pierre Soulages commente son travail et dit « le noir avait tout envahi, à tel point que c'était comme s'il n'existait plus » (2007 : 52), il ne fait rien d'autre que craindre la disparition de cette couleur par le manque de contexte, d'espace ou d'autres couleurs mises en contraste.

13. Je dois cette réflexion à la générosité d'Adeline Grand-Clément, qui a bien voulu me faire partager sa connaissance des couleurs chez les Grecs, au-delà des quelques références citées. Néanmoins, l'interprétation présentée ici n'engage que moi.

Dans les textes d'Homère, les termes de couleurs sont peu nombreux. Cette pauvreté conduisit même certains, comme William Gladstone (1858), à en conclure que les Grecs anciens étaient une population daltonienne. Pourtant, cette rareté de la couleur dans les textes n'est en fait qu'apparente, puisque les couleurs sont souvent présentes, non pas au moyen d'adjectifs dédiés, mais au moyen de termes composés, de verbes ou de descriptions d'un élément dont la couleur est manifeste. Par exemple, on a généralement traduit par « pourpre »¹⁴ l'adjectif *porphureos*¹⁵, qui est abondamment employé dans les épopées homériques (composées sans doute vers le VIII^e siècle av. J.-C.), puis dans la poésie des époques archaïque (VII^e-début V^e siècle av. J.-C.), classique (V^e-fin IV^e siècle av. J.-C.) et hellénistique (fin IV^e-I^{er} siècle av. J.-C.). Or, ce terme décrivait à l'origine une perception bien plus complexe, puisqu'étymologiquement il signifie « travail de la mer » ou « production marine » :

« La pourpre antique était extraite de plusieurs variétés de murex, coquillage abondant sur les côtes de la Méditerranée antique. L'agent colorant, sécrété dans une glande de l'animal, se présentait sous la forme d'un liquide clair, jaunâtre : le bain de pourpre dans lequel on plongeait les vêtements présentait donc un aspect quasiment incolore. Les tissus, une fois retirés des cuves pour être exposés à la lumière, subissaient alors une véritable métamorphose, mettant en jeu toute la gamme chromatique : jaune, vert, bleu, rouge, violet [...]. La gamme des teintes obtenues était très large et comprenait de multiples gradations de bleu, de violet et de rouge sombre » (Grand-Clément 2008 : 8).

Selon Adeline Grand-Clément, « le terme *porphureos* ne désigne donc pas une teinte précise et déterminée ; il renvoie d'abord à l'idée de reflets de lumière, d'éclats chatoyants, d'irisation », tandis que sa mention est liée à « l'idée de mouvement, d'agitation, de profusion : il s'agit en effet d'une épithète fréquemment associée au flot marin, bouillonnant et sonore » (2009 : 66).

L'usage de ce type de termes très référentiels en poésie fait difficulté, car son évocation ne produit un sens que dans un contexte d'intercompréhension mutuelle fort. Comment, en effet, perpétuer toute la référence attachée à ce coquillage et à son suc pendant des siècles, et dans des milieux culturels différents ? Comment utiliser, traduire et comprendre cet énoncé si l'on n'a aucune connaissance de ce coquillage, ou si nos références

14. Voir les traductions proposées dans le dictionnaire de référence, Henry George Liddell & Robert Scott, *A Greek-English Lexicon* [http://www.perseus.tufts.edu/hopper/text?doc=Perseus%3Atext%3A1999.04.0057%3AA1phabetic+letter%3D*p%3Aentry+-group%3D189%3Aentry%3Dporfu%2Fneos]. Pour une analyse approfondie du champ sémantique de l'adjectif à l'époque archaïque, cf. Adeline Grand-Clément (2011 : 116-121).

15. Il existe aussi un substantif, qui apparaît plus tard, et un verbe, qui figure déjà chez Homère. Sur le verbe, cf. Adeline Grand-Clément (*Ibid.* : 67).

poétiques ne sont pas les mêmes? L'opération est, au fond, celle décrite par Whitehead : on a soustrait peu à peu certaines des perceptions possibles pour ne garder qu'un facteur chromatique. Par métonymie donc, la pourpre, son « bouillonnement » et sa « gamme chromatique » ne sont plus qu'une seule de ses représentations. Grâce à ce mouvement de « contraction » d'une perception complexe en un facteur chromatique unique, même une personne n'ayant jamais vu ni ce coquillage ni la mer, et n'ayant aucune connaissance de la Grèce antique et de ses référentiels, obtient une information garantissant une intersubjectivité minimale par le terme de couleur : chacun peut « percevoir » une couleur en rapport, certes distant, avec ce que percevait le poète du VIII^e siècle avant J.-C. Si ce terme de couleur ne peut pas transmettre tout le référentiel associé à la pourpre et ses usages, il est néanmoins possible de reconstruire un symbolisme à partir d'un rouge dense tirant sur le violet, justement car il s'agit d'une perception appauvrie et dont le caractère abstrait permet une grande liberté d'inférence : le relativisme des couleurs. Il y a en conséquence une divergence due à la convocation d'un réseau de représentations différentes (correspondant à la différence culturelle), mais on a économisé l'incompréhension liée à l'ignorance de ce coquillage-là et de son référentiel spécifique propre à la Grèce antique.

Cette marge d'erreur entre perception initiale et termes de couleurs peut parfois avoir des conséquences sur la recherche de la représentation d'origine : en traduisant par « mer pourpre » ce qui signifiait plutôt « mer bouillonnante », en considérant donc le pourpre devenu couleur et non plus l'image poétique complexe originale, certains philologues modernes ont cherché en vain à savoir quel phénomène météorologique produisait cette couleur sur la mer. N. P. Bénaky affirmait ainsi que l'aède faisait référence à la teinte « que prend bien souvent la mer sous le beau ciel de l'Ionie à l'heure qui précède le lever du soleil ou au moment de son coucher, une pourpre caractéristique due au reflet du ciel qui paraît comme embrasé » (1915 : 20). Pourtant, les Grecs eux-mêmes avaient établi une distinction entre le terme *porphureos*, qui figure dans les textes depuis la période mycénienne (entre 1600 et 1200 av. J.-C.) jusqu'à la fin de l'Antiquité, et un autre adjectif, moins employé mais semblant désigner la même couleur pourpre, *halourgos/ès*, qui n'apparaît, quant à lui, qu'au cours du VI^e siècle av. J.-C. Et si le premier terme est très présent dans la poésie, le second, qui renvoie principalement à l'effet coloré produit par la teinture pourpre, semble plus volontiers utilisé dans les textes philosophiques. Ainsi Xénophane, poète philosophe du VI^e siècle av. J.-C., décrit-il l'arc-en-ciel au moyen des trois termes de couleurs *porphureos*, *phoinikeon* et *klôron* (pourpre, écarlate et vert pâle), tandis qu'Aristote, deux siècles plus tard (fin IV^e siècle av. J.-C.), évoque les mêmes trois couleurs de l'arc-en-ciel en remplaçant *porphureos* par

halourgon. Selon Marganne (1978), *halourgon* est devenu le terme qualifiant la couleur « violet » et permettant à chacun d'identifier une nuance déterminée, quand *porphureos* renvoie à une gamme de teintes trop imprécise.

Ce dédoublement de termes à partir d'une même perception initiale, avec leurs éventuels télescopages, est le fruit de registres de langage ne répondant pas aux mêmes contraintes et de la confusion entre un registre poétique et un registre explicatif. Ainsi, au sein d'un même ensemble d'intercompréhension, deux acceptions d'une perception peuvent cohabiter, l'une étant une couleur, l'autre une sensation plus complexe : c'est le cas de Sophocle et son maître d'école, lorsque l'un utilise « pourpre » pour décrire des joues rouges et désirables, en convoquant les valeurs de séduction et d'éclat de cette matière noble, tandis que l'autre le contredit en arguant que, si l'on peignait des joues avec du pourpre, le résultat serait peu séduisant. Maria M. Sassi (2009) indique que le second s'appuie sur une tradition classique plus tardive, qui oppose la poésie à la prose et qui vise à plus de réalisme. En effet, « les réflexions philosophiques, médicales, historiques, qui se développent au cours du ^{ve} siècle, exigent davantage de précision de la part du vocabulaire grec, en particulier pour ce qui concerne la description des couleurs : les mots doivent désormais rendre compte de la réalité visuelle avec acribie » (Grand-Clément 2009 : 69). Mais ces mots ont-ils vraiment une fonction d'optimisation descriptive ? Ne sont-ils pas plutôt de nouvelles configurations du savoir qui apparaissent ? Car le poète peut faire la description d'une personne de façon tout aussi précise qu'un médecin dans un traité médical : la différence est que l'un parlera du corps désiré et l'autre du corps biologique, deux approches se distinguant moins par leur précision que par leur finalité. Ce que le poète propose est une impression, aussi use-t-il de référents riches nécessitant un haut degré d'intersubjectivité pour être compris. Inversement, un traité de médecine ou un essai philosophique n'ont pas vocation à produire un ressenti subjectif, mais une vérité argumentative qui implique un transfert d'information indépendant des personnes qui en sont la source ou les destinataires (en ce sens, objective). De la même manière, les couleurs issues des perceptions remplissent la fonction de vecteurs d'informations fiables mais pauvres, car perdant au passage leur contenu référentiel localisé, plus riche perceptuellement.

Les choses sont d'une certaine couleur selon les relations à créer entre différents existants ou différentes situations d'interlocution. Dans le cas des Mursi, les couleurs sont le caractère abstrait qui permet de lier des personnes et des bovins. Dans le cas des Grecs anciens ici esquissé, la traduction et le changement de registre de discours font émerger des termes de couleurs qui

sont utiles pour échanger des informations visuelles quand l'intersubjectivité perceptuelle est difficilement transmissible. En se confrontant à d'autres symbolismes, à d'autres formes discursives et à la traduction de descriptions interprétatives, les textes font donc apparaître la liste des couleurs, bien avant la révolution newtonienne qui les avait postulées¹⁶.

En ne considérant plus les couleurs comme des transpositions linguistiques de données sensibles, mais comme un attribut de la communication d'informations visuelles dont il faut décrire les conditions d'émergence, la nature même de la couleur et son apparent paradoxe peuvent être abordés du point de vue des sciences sociales : la contrainte biologique de la vision (perceptuelle et cognitive) donne pourtant lieu à une liberté culturelle (symbolique et référentielle). Envisager les couleurs comme des produits de la communication permet aussi de dépasser l'alternative sciences positivistes définissant la couleur *versus* sciences sociales décrivant les usages locaux. Quant aux collectes du type Wcs, elles deviennent à leur tour, non plus des dispositifs objectifs de constitution de données sur la perception, mais des situations d'interlocutions en contexte interculturel qui produisent des couleurs.

*École des hautes études en sciences sociales
Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS), Paris
jean-baptiste.eczet@ehess.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS: couleurs/*colors* – perception – nomination/*naming* – classification – *World Color Survey (Wcs)* – Mursi/*Mursi people*.

RÉFÉRENCES CITÉES

Aït-Touati, Frédérique

2011 *Contes de la lune. Essai sur la fiction et la science modernes*. Paris, Gallimard (« NRF »).

Bénaky, N. P.

1915 « Des termes qui désignent le violet dans l'Antiquité et de la signification des épithètes composées de ἰὼν « violette », *Revue des Études grecques* 28 : 16-38.
En ligne : https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1915_num_28_126_6823

Berlin, Brent & Paul Kay

1969 *Basic Color Terms. Their Universality and Evolution*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press.

Carastro, Marcello, ed.

2009 « Introduction », in *L'Antiquité en couleurs. Catégories pratiques, représentations*. Grenoble, Jérôme Millon : 9-18.

16. Il faut aussi rappeler l'ancrage religieux des travaux de Newton, qui entreprit d'abord des recherches « angéologiques », notamment sur le temps que mettaient les anges à réaliser un aller-retour de la terre à la lune (Aït-Touati 2011). En outre, les sept couleurs qu'il identifie comme constituant l'arc-en-ciel renvoient directement à ce chiffre sacré des religions du Livre.

Conklin, Harold

1955 « Hanunóo Color Categories », *Southwest Journal of Anthropology* 11 : 339-344.

Debaese, Didier, ed.

2011 *Philosophie des possessions*.
Dijon, Les Presses du réel
(« Relectures. Anthologies »).

Descola, Philippe

2005 *Par-delà nature et culture*.
Paris, Gallimard (« Bibliothèque
des sciences humaines »).

Dubois, Arnaud

2018 « Couleurs de l'arc-en-ciel
et anthropologie : du laboratoire au terrain »,
in Arnaud Dubois et al., eds, *Arcs-en-ciel et
couleurs. Regards comparatifs*. Paris, CNRS Éd.
(« Bibliothèque de l'anthropologie ») : 25-43.

Dubois, Arnaud et al., eds

2018 *Arcs-en-ciel et couleurs. Regards
comparatifs*. Paris, CNRS Éd.
(« Bibliothèque de l'anthropologie »).

Eczet, Jean-Baptiste

2015 « Des hommes et des vaches :
construction et mise à mort d'une
relation affective en pays mursi (Éthiopie) »,
Anthropologie et sociétés 39 (1-2) : 121-144.

2016 « Perception et relation : l'expression
du *cattle complex* par les Mursi (Éthiopie) »,
in Carlo Fausto & Carlo Severi, eds, *Paroles
en images. Écriture, corps et mémoires*.
Marseille, OpenEdition Books (« Brésil/
France | Brasil/França ») : 35-58. En ligne :
<https://books.openedition.org/oep/810>

2019 *Amour vache. Esthétique sociale
en pays mursi (Éthiopie)*. Milan, Mimé-
sis (« Ethnologiques »).

Franklin, Anna et al.

2005 « Color Term Knowledge Does
Not Affect Categorical Perception of Color
in Toddlers », *Journal of Experimental Child
Psychology* 90 (2) : 114-141.

Fukui, Katsuyoshi

1996 « Co-Evolution Between Humans
and Domesticates : The Cultural Selection
of Animal Coat-Colour Diversity Among
the Bodi », in Ellen Roy & Katsuyoshi
Fukui, eds, *Redefining Nature, Ecology,
Culture and Domestication*. Oxford-
Washington, Berg.

Gage, John

1993 *Colour and Culture. Practice
and Meaning from Antiquity to Abstraction*.
London, Thames & Hudson.

Grand-Clément, Adeline

2008 « Se draper de pourpre en Grèce
ancienne », *Primaires* 168 : 7-9.

2009 « Sophocle, le maître d'école
et les langages de la couleur : à propos du
fragment 8 de Ion de Chios », in Marcello
Carastro, ed., *L'Antiquité en couleurs.
Catégories pratiques, représentations*.
Grenoble, Jérôme Millon : 63-81.

2011 *La Fabrique des couleurs.
Histoire du paysage sensible des Grecs anciens,
VIII^e-début du V^e siècle av. notre ère*. Paris,
De Boccard (« De l'archéologie à l'histoire »).

Kandinsky, Wassily

1989 [1911] *Du spirituel dans l'art
et dans la peinture en particulier*.
Éd. par Philippe Sers ; trad. de l'allemand
par Nicole Debrand ; trad. du russe
par Bernadette du Crest. Paris, Gallimard
(« Folio. Essais » 72).

1991 [1926] *Point et ligne sur plan.
Contribution à l'analyse des éléments
de la peinture*. Trad. de l'allemand par
Suzanne et Jean Leppien ; éd. par Philippe
Sers. Paris, Gallimard (« Folio. Essais » 168).

Kay, Paul

2018 « Candoshi Color Terms », *Journal
of Linguistic Anthropology* 28 (1) : 93-103.

Kay, Paul et al.

2009 *The World Color Survey*. Stanford,
CSLI.

Marganne, M.-H.

1978 « Le système chromatique dans le corpus aristotélicien », *Les Études classiques* 76 : 185-203.

Pastoureau, Michel

1986 *Figures et couleurs. Études sur la symbolique et la sensibilité médiévales*. Paris, Le Léopard d'or.

2002 *Bleu. Histoire d'une couleur*. Paris, Le Seuil (« Points » 1028).

2008 *Noir. Histoire d'une couleur*. Paris, Le Seuil.

Roth-Meyer, Clotilde

2009 « De "couleur d'amourette" à "E 1311" : questions sur la dénomination des teintes et des pigments du XVII^e au XXI^e siècle », in Marcello Carastro, ed., *L'Antiquité en couleurs. Catégories pratiques, représentations*. Grenoble, Jérôme Millon : 229-242.

Sassi, Maria Michela

2009 « Entre corps et lumière : réflexions antiques sur la nature de la couleur », in Marcello Carastro, ed., *L'Antiquité en couleurs. Catégories pratiques, représentations*. Grenoble, Jérôme Millon : 277-300.

Severi, Carlo

2004 « Capturing Imagination : A Cognitive Approach to Cultural Complexity », *JRAI* 10 (4) : 815-838.

Soulages, Pierre

2007 « Entretien avec Christopher Donner », *Le Monde* 2, 3 février 2007 : 48-52.

Surrallés, Alexandre

2016 « On Contrastive Perception and Ineffability : Assessing Sensory Experience Without Colour Terms in an Amazonian Society », *JRAI* 22 (4) : 962-979.

Tornay, Serge

1973 « Langage et perception : la dénomination des couleurs chez les Nyangatom du Sud-Ouest éthiopien », *L'Homme* 13 (4) : 66-94.

1978 *Voir et nommer les couleurs*. Nanterre, Université Paris X-LABETHNO (« Recherches thématiques » 2).

Turton, David

1978 « La catégorisation de la couleur en Mursi », in Serge Tornay, ed., *Voir et nommer les couleurs*. Nanterre, Université Paris X-LABETHNO (« Recherches thématiques » 2) : 347-367.

1980 « There's No Such Beast : Cattle and Colour Naming among the Mursi », *Man* 15 (2) : 320-338.

Whitehead, Alfred N.

1998 *Le Concept de nature*. Trad. et éd. par Jean Douchement. Paris, Vrin (« Bibliothèque des textes philosophiques »).

Wildenstein, Daniel

1996 *Monet. Catalogue raisonné*, 3. Paris, Wildenstein Institute-Taschen.

Winawer, Jonathan et al.

2007 « Russian Blues Reveal Effects of Language on Color Discrimination », in *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 104 (19) : 7780-7785. En ligne : <https://nyuscholars.nyu.edu/en/publications/russian-blues-reveal-effects-of-language-on-color-discrimination>